

Je me souviens de mon lit en fer,  
de tous ces lits de fer,  
du hangar gris,  
de la petite musique militaire.

TU ES MORT UN LUNDI. Le jeudi, ils ont apporté ton cercueil à la maison. Il était fermé.

Parce que ton corps avait été ouvert et découpé, on ne voyait que ton visage derrière un hublot.

Ton visage était derrière le hublot, flottant dans de la soie blanche et quelques algues.

Je suis montée dans mon abri. Ma pièce à musique. Je voulais être seule.

Je me suis mise dans l'angle, derrière la porte fermée, et j'ai pleuré. J'étais seule, j'ai pleuré sans honte. J'ai pleuré longtemps.

J'ai pleuré ta mort. Ton malheur.

J'ai pleuré bruyamment. Je t'ai pleuré en tremblant.

Et puis ma voix est partie ailleurs. Ma bouche s'est collée à la vitre.

J'étais soudainement devenue une mouche collée à la vitre  
de la lucarne. J'étais un insecte. Une petite chose.  
Mes pattes s'accrochaient vainement, je n'entendais plus  
rien, tout était sourd, le monde s'était réduit.  
Je glissais inexorablement vers le bas. J'ai poussé un cri.  
Ma vie s'arrachait à toi.  
Ma mort était imminente.  
La tienne était trop grande.

J'ai fait ce jour-là une chute vertigineuse.

Prologue

*11 novembre*

C'EST ARRIVÉ LE 11 NOVEMBRE. Mais c'est venu bien avant. Vivant, il était mort.

Une nuit, après avoir crié si fort et si longtemps, il s'est soudainement tu pour toujours. La mort le rappelait. Il y est allé. Il y est entré, secoué de larmes. Des larmes qui ne l'ont plus quitté.

Seule cette langue lui est restée. Moi je l'ai écoutée durer.

Moze est mort avant sa mort.

Ses pleurs, c'était sa mort qui gémissait. Debout, la nuit, dehors, dedans, seul ou avec nous, une affection de larmes. Une mort qui dure.

Il n'était que ce débordement sans voix. Un râle, à la manière sourde d'une bouche ouverte.

Moze est un supplétif de l'armée française. Il a rejoint ses compagnons d'armes le 11 novembre 1991. À 8 h 30, on l'a vu qui saluait le monument aux victimes de la Grande Guerre. À 9 h 15, deux chasseurs le trouvaient noyé flottant dans l'étang communal. Ses lunettes et son chapeau étaient près de lui.

Moze n'a pas parlé. Il a cessé. Il ne parlera plus. De ce qui l'a tué, de ce qu'il a compris, il n'a rien dit. Ce que sa langue ne suffisait pas à dire, c'est le système qui permit à l'État français de fabriquer une armée de soldatmorts sans se soucier qu'ils étaient des hommes.

Il y a eu des milliers de corps perdus. Et aussi 100 000 voire 150 000 corps tués. Morts obligés, morts méprisés, morts dans le silence, morts dans la honte.

Ces soldatmorts n'étaient pas des hommes. Ils furent abandonnés pour être tués. Tués durant des semaines. Tués par les leurs. Les frères héros devenus. Tués devant leurs mères, devant leurs sœurs, tués devant leurs

femmes, devant leurs enfants, leurs enfants vivants encore. Tués par les leurs. Les frères héros.

Là-bas homme vivant.

Enfant qui a vu son père tué.

Tué par ce frère héros devenu.

Fille, fils, de père-soldatmort-faux-français-traître, même douleur.

Ton père, l'ignoré-français-indigène-arabe, il fallait le tuer.

L'abandonner pour être tué.

Toi, chair de rien, soldatmort, il fallait te tuer.

Te montrer mort. T'exhiber.

Ne pas te laisser partir.

Toi, chair de rien, chair de vengeance.

Il fallait te tuer.

À la guerrrrrrrrrrrrre soldatmort.

Leurre de l'ennemi déjà en fuite.

Que le combat guerrier ait lieu.

Que la haine finale advienne !